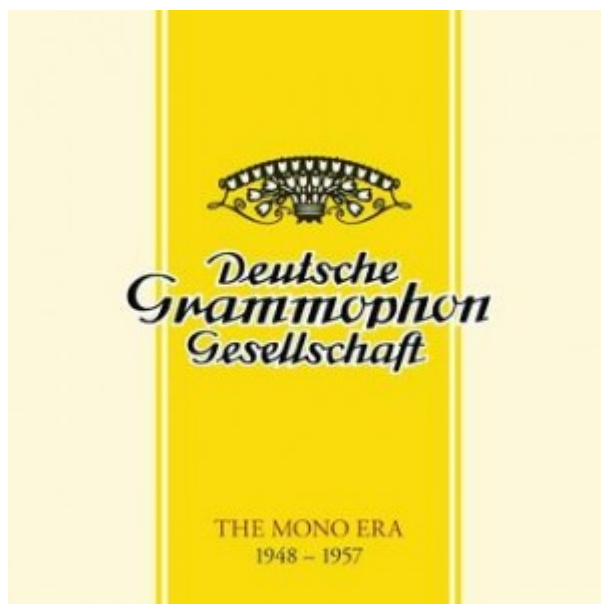


CD coffret, compte rendu critique. THE MONO ERA (51 cd édition limitée Deutsche Grammophon)

CD coffret, compte rendu critique. THE MONO ERA (51 cd édition limitée Deutsche Grammophon).

Débuts monographiques. C'est un peu Deutsche Grammophon avant Deutsche Grammophon... A l'époque où la prestigieuse marque jaune lance ses premiers microsillons (33 tours vinyles), au début des années 1950, la période est à l'édification de son catalogue :

développer une offre riche et diversifiée, en prenant en compte les différents profils artistiques approchés et fidélisés. Le marketing comme actuellement n'est pas aussi développé mais l'intuition des responsables du label impose une exigence dès les origines. C'est l'enjeu de ce coffret en 51 cd en édition limitée qui publié sous le titre de « L'ERE MONO » (The mono era) regroupe quelques uns des enregistrements d'alors, les plus significatifs de cette ère originelle, soit juste après la guerre, entre 1948 et 1957. Surfant sur la nouvelle avancée technologique de l'enregistrement (microsillons), le label impose peu à peu ses tulipes stylisées (à partir de 1949), comme sa couleur solaire (mais sous la forme d'une large rayure verticale jaune centrée sur la couverture, avant qu'elle ne soit ensuite placée en haut et horizontalement). Le coffret édité par Deutsche Grammophon donne une indication des choix artistiques à la fin



des années 1940.

DG après guerre : premiers monos (1948-1957)

Avant la guerre, Polydor avait affirmé avec austérité ses bandes publiées en 78 tours (à partir de 1949). Après la guerre DGG, Deutsche Grammphon Gesellschaft, impose son ambition de qualité, en jaune, dédiée surtout au piano, aux programmes symphoniques, (révélant déjà l'excellence des orchestres internationaux), mais aussi à la musique de chambre et à l'opéra, sans omettre l'écriture chorale. Parallèlement à la musique ancienne (surtout préromantique), édité par le label Archiv Produktion (tout en argent dès 1947), le « grand répertoire » (dont les contes parlés) est confié à DGG et sa parure jaune, dès 1946. Pionnier, le **Quatuor Amadeus** fait paraître dès 1949, le Quatuor en sol majeur de Schubert en trois 78 tours... mais les premiers albums microsillons sortent véritablement en 1951 avec leur couverture arborant une large bande vertical jaune d'où se détache la marque couronnée de son bouquet de tulipes stylisées – 23 tulipes branches au total- ; ainsi les Amadeus pour le nouveau support enfin commercialisé, réenregistrent l'œuvre D887 en 1951 (cd1), auparavant les membres du **Quatuor Koeckert** enregistrent le Quatuor américain de Dvorak opus 96 dès novembre 1950 à Hanovre (cd 28)... Et l'un des premiers enregistrements fondateurs de DGG reste **Tsar et charpentier d'Albert Lortzing** de septembre et octobre 1952 (Orchestre de Stuttgart dirigé par **Ferdinand Leitner**), ici édité en première mondiale (cd 22 et 23, solide distribution, direction fluide et vivante de Leitner). En 1953 sort le premier 45 tours, idéal pour les récitals lyriques ou les œuvres plus courtes. Tout cela dynamise un marché naissant et florissant où après la guerre, tout est à reconstruire.

Un réseau d'artistes et d'interprètes participent alors à l'édification du premier catalogue DGG : les orchestres germaniques évidemment ; Bamberg juste composé en 1946, Berlin, Stuttgart, surtout **le nouvel orchestre de la Radio Bavaroise d'Eugen Jochum**, créé en 1949 et dont témoignent les cd 20 et 21 (Symphonies de Mozart et Beethoven, de 1951-1955



: frappantes par leur énergie, mais la grâce fluide subtile d'un Krips en moins – Te Deum de Bruckner en 1950 ; DGG enregistre aussi **la Philharmonie Tchèque et ici Karel Ancerl**, passés à l'Ouest (entre autres, dans un Chostakovitch âpre, brûlé – Symphonie n°10 opus 93 de 1956)... En 1952, la productrice Elsa Schiller règne sans partage imposant une direction clairement structurée où pèsent les figures des pianistes (elle-même jouait du clavier), tels que Kempff (ayant pactisé avec les nazis, et artistes déjà ancien), Elly Ney, Conrad Hansen, les polonais Stefan Askenaze, Halina Czerny-Stefanska, le volubile Shura Cherkassky (Concertos de Tchaïkovski, cd5, 1952-1957), Monique Haas, Clara Haskil, Adrian Aeschbacher, et surtout **Sviatoslav Richter**, électrique / cinglant, percussif (début discographique avec son récital Schumann : Waldszenen opus 82 et extraits de Fantasiestücke opus 12, de 1957).



L'IDEAL en MONO. La prise mono de DGG est assurée par un micro situé 3m au dessus de la tête du chef, plus un 2ème micro pour capter l'espace de la salle. Cette esthétique peaufinée, fixée dans le courant des années 1950 et autoproclamée « parfaite », entre « art et technologie » défendue par la DGG est parfaitement incarnée

par le geste efficace du chef **Ferdinand Leitner**, artisan d'une solide vitalité dans l'opéra de Lortzing déjà cité et les Symphonies Rhénane de Schumann et Ecossaise de Mendelssohn (cd 31, de 1954 et 1955). Un standard typique de l'époque. Même équilibre convaincant dans les Symphonies La Grande D 944 de Schubert et n°88 de Haydn enregistrées par **Wilhelm Furtwangler** à Berlin en décembre 1951 (et le Berliner Philharmoniker) : d'un souffle tout olympien, à la fois puissant et profond, d'une urgence grandiose unique.

Surprises et découvertes pour beaucoup, les lectures symphoniques suivantes, autres arguments du présent coffret inestimable : 2ème de Brahms et Variations et Fugue d'après Mozart de Reger par le chef Karl Boehm (Berliner Philharmoniker, cd4) ; Les (autres) Variations de Reger d'après Hiller par le chef **Paul Van Kempen** (cd25) ; les débuts du **jeune Lorin Maazel**, de mars à juin 1957, dans un programme intense et dramatique, d'une furieuse vitalité quasi féline et enivrée (Berlioz), entièrement dédié au mythe des amants tragiques Roméo et Juliette : Berlioz, Tchaikovsky, Prokofiev (Berliner Philharmoniker, cd 34) ; **Paul Hindemith par lui-même**, le chef jouant le compositeur dans le cd17 : Symphonie Mathis le peintre, Les Quatre tempéraments, Symphonie Métamorphoses d'après Weber (Berliner Philharmoniker,).



Fleurons du coffret : les présence du baryton **Dietrich Fischer Dieskau**, timbre de miel (lieder de Wolf, Brahms, Schumann, débuts discographiques de, respectivement 1951, 1954 et 1957), et du chef **Ferenc Fricsay**, tous deux signés en

1949 par la DGG. La verve et l'éloquence ciselée, finement habitée de Fricsay captivent dans les cd 10 (facétieux, pétillant Rossini de La boutique fantasque puis la sensuelle

Scheherazade de Rimsky, deux enregistrements à Berlin de 1955 et 1957) et cd 11 (fameux Songe d'une nuit d'été avec **Rita Streich** de 1951 avec le Berliner Philharmoniker)...

Majeure aussi à notre avis, – et éditée en première mondiale ici : **La Création de Haydn dirigée par Igor Markevitch** avec le Berliner Philharmoniker et Irmgard Seefried (Eve; Gabriel, et ses deux partenaires ne sont pas si mal : la basse Kim Borg en Adam



/ Raphael ; le ténor Richard Holm en Uriel – CD 37 et 38), enregistrée à Berlin, église Jésus Christ **en mai 1955** : travail en finesse et très imaginatif du chef, exploitant toutes les ressources de l'orchestre, dans un son presque spatialisé et pour du mono, réellement impressionnant : soit une prise à la mesure du sujet... épique / cosmique. Tout le trait vif, acéré du pénétrant Markevitch s'écoute ici avec un sens du drame franc, direct mais subtil.

Autres arguments du coffrets : la 2ème de Rachmaninov par l'assistant du mythique Mravinsky, **Kurt Sanderling** (cd45, Philharmonique de Leningrad, 1956)

La musique française et les interprètes français

sont présents en ces années de guerre froide : écoutez le pétulant Markevitch avec l'Orchestre Lamoureux dans la Symphonie Haffner de Mozart (cd36); surtout le **Quatuor Lowenguth** (Alfred Lowenguth, premier violon), dans un récital exclusivement romantique français, ici publié en première mondiale (Quatuors exceptionnellement ciselés de Debussy, Ravel de 1953, et



surtout Albert Roussel, enregistré dès 1950).



Les chanteurs et l'opéra ne sont pas omis dans cette évocation historique : prises désormais légendaires, celles de la soprano **Maria Stader** (CD46) dans Mozart (Exsultate jubilate, voix angélique, finement nasalisée comme le fut aussi une Schwarzkopf, avec suffisamment de

fragilité pour vibrer avec justesse, – un angélisme que sa Konstanz de l'Enlèvement au sérail colore d'accents plus fiévreux et dramatiques, âme juste et pure, sous la direction de Ferenc Fricsay et son orchestre RIAS Orchester Berlin, en janvier et mai 1954) ; le récital lyrique et symphonique de la lumineuse et stratosphérique **Rita Streich** (cd47) (Mozart, Rossini, Donizetti, Weber, Verdi... compilation de prises diverses réalisées entre 1953 et 1958 ; ce sont aussi, les (immenses et légendaires) chanteurs wagnériens en 1954 et 1955 : **Astrid Varnay** (Brünnhilde) et le ténor incandescent **Wolfgang Windgassen** (Siegfried, Siegfried), orchestre de la Radio Bavaroise (cd48) ; on retrouve le fabuleux ténor, timbre intense et fin, musicalement idéal, d'un héroïsme acéré dans un album Wagner (cd49), résumant son éclatante carrière ici entre 1953 et 1956 (Rienzi, Tristan, Siegfried, Parsifal, Lohengrin, Tannhäuser, Walther des Maîtres Chanteurs : une leçon d'ardente finesse où le chant wagnérien était théâtre et phrasés avant d'être (comme trop souvent aujourd'hui), projection hurlante. La direction affûtée et sans lourdeur de Ferdinand Leitner (avec les Symphoniques de Bamberg et de Munich) ajoute aussi à ce somptueux accomplissement que tous les wagnéristes autoproclamés devraient écouter et réécouter : Wunderlich par son style racé, cet héroïsme acéré, vif argent est un helden ténor wagnérien de premier intérêt. Inoubliable présence de l'acteur (son Tristan de 1953 est à ce titre stupéfiant)... qui fait regretter la durée trop chiche de



chaque séquence : le travail sur la gradation dramatique et psychologique de chaque personnage aurait mérité des pistes plus longues, plus respectueuses d'une incarnation millimétrée.

Bémol : mâte et tendue, la sonorité âpre ne rend pas réellement service aux prises de **Hans Rosbaud** dirigeant le Berliner Philharmoniker (Concertos pour violon de Mozart avec en soliste Wolfgang Schneiderhan, en 1956) ; ses Haydn (Symphonies Oxford et Londres, cd44 en 1957 sont plus intéressantes : autour du Viennois, l'orchestre travaille un son, une transparence plus ambivalente (l'humour et l'élégance). Fischer-Dieskau, Fricsay, Markevitch, le jeune Maazel, Stader, Streich et Wunderlich, le son des orchestres allemands d'après guerre... tout cela constitue un premier héritage unique voire exceptionnel, et même en prise mono, parfaitement audibles, voire détaillés et d'une indiscutable présence à l'écoute. Coffret événement, **CLIC de CLASSIQUENEWS de février et mars 2016.**

CD coffret, compte rendu critique. THE MONO ERA (51 cd édition limitée Deutsche Grammophon). CLIC de CLASSIQUENEWS.COM de février et mars 2016. Illustrations : Ferenc Fricsay, Igor Markevitch, Rita Streich, Maria Stader et Wolfgang Windgassen 'DR)

CD, compte rendu critique.

Coffret événement : Ferenc Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015

CD, compte rendu critique. Coffret événement : Ferenc  Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015. Le présent coffret dévoile les coulisses et l'héritage d'un géant hongrois devenu artisan majeur de la « forge berlinoise », expert du métier lyrique et choral, né à Budapest en 1914, qui au lendemain de la guerre, capable de remplacer et Klemperer (La Mort de Danton de Gottfried von Einem à Salbourg été 1947), et aussi Jochum à la tête du Philharmonique de Berlin, s'impose par sa capacité de travail hors norme (comme Karajan), une conscience architecturée spectaculaire, capable de diriger les plus grands plateaux mais en préservant toujours la tension, la clarté, l'éloquence du drame humain.

Idole à Salzbourg, Ferenc Fricsay dirige l'Opéra de Munich (dès 1956), s'impliquant sans compter au risque de la rupture physique (en novembre 1958, première attaque du cancer qui allait le ronger inexorablement). Puis c'est le Stadtische Oper de Berlin qui lui ouvre les portes comme directeur musical en avril 1960 : Ferenc Fricsay devait s'éteindre trois années plus tard en février 1963. Mais auparavant que d'accomplissements réalisés.



Voilà qui montre un parcours marqué par le travail, l'exigence, une pensée esthétique surtout d'une inflexible maturité, s'appuyant sur la connaissance experte des oeuvres et des partitions abordées. Le chef impressionne par son sens du détail, la clarté de ses conceptions d'ensemble, des trouvailles instruments/ voix, qui en une association harmonieuse et équilibrée réalisent l'accord toujours recherché, trop peu atteint chez ses autres confrères, entre voix et orchestre. La profondeur, des tempi larges, profonds, ralentis, un sens de la phrase musicale qui suit surtout la respiration et l'acuité naturelle du texte s'affirment ainsi de gravures en gravures. Son répertoire est large : Bartok (chanté en allemand), Verdi, Beethoven, surtout Mozart (un legs phénoménal) et quelques essais isolés mais d'une justesse poétique stupéfiante : Stravinsky (Oedipus Rex), Wagner (Le Vaisseau Fantôme), Gluck (Orphée, chanté en allemand), ... Ne parlons que de nos coups de cœur au sein d'un coffret exceptionnellement captivant.

CD 37. Il est un artiste avec lequel Fricstay s'est montré d'une amoureuse complicité : le baryton Dietrich Fischer Dieskau : le chef lui réserve de superbes rôles ; il enregistre aussi en 1951 et 1961, nombre de scènes lyriques extraites de divers opéras : leur Falstaff de 1951, ample scène de plus de 17 mn reste mémorable par l'instinct stylé du diseur comme l'imagination orchestrale du maestro qui veille à la clarté coloré du discours... Mais leur profonde compréhension de la psychologie s'affirme davantage encore dans l'air de Zurga des Pêcheurs de Perles de Bizet dont on reste frappés par la pureté des phrasés et sa résonance orchestrale. Ses Verdi ont la juvénilité ardente et lumineuse de Toscanini : une source à laquelle Abbado plus tard saura s'abreuver (scène de Don Carlo dans La Forza del destino)... c'est peu dire que le souffle seul de l'acteur, exceptionnellement articulé, conduit le drame grâce à un chef qui s'ingénie à le porter,

l'accompagner, sublimer le relief de son texte. Dietrich Fischer Dieskau a bien parlé de l'évolution du maestro : acuité des contrastes ciselés mordants au début puis contours tendres et amoureux justement dans les années 1950 et 1960. Ce cd 37 est un modèle d'élégance et de sensibilité et le français, comme l'italien du baryton mythique est stupéfiant de sobriété et d'intériorité. Voilà l'un des apports les plus saisissants du chef trop tôt fauché en 1963 à 48 ans.

Le directeur général de la musique de l'Opéra d'Etat de Berlin (Städtische Oper de Berlin) depuis 1960 engage un âge d'or lyrique offrant toujours à son baryton vedette de nombreuses prises de rôles dont le coffret témoigne ici : Papageno (1955) ; Orphée de Gluck (chanté en allemand en 1956) ; surtout Don Giovanni de 1958 ; Le Comte Almaviva des Noces de Figaro en 1960...

Fricsay, une passion lyrique

CD 13 à 26. Mozart : une source jaillissante intarissable. Ce sont les Mozart qui occupent le centre névralgique d'une géographie émotionnelle et esthétique d'un immense pouvoir d'attraction. Fricsay à Salzbourg comme à Berlin, s'y dévoile d'une finesse exemplaire, élégante et profonde, subtile et dramatique. Un équilibre d'une séduction immédiate et qui se révèle d'écoute en écoute, d'une justesse parfois plus grande que Boehm.

Nos préférés sont Don Giovanni, Les Noces : deux sommets du geste Fricsay, de surcroît sublimés par la prise aérée en stéréo : le duo, complice jusqu'à l'acharnement Dieskau / Kohn en Giovanni / Leporello, celui tragique composé par Anna et Ottavio (Sena Jurinac et Ernst Haefliger) atteint le sublime : entre eux quelle science de la caractérisation grâce au geste

particulièrement ductile et fin, mystérieux et cristallin d'un Fricsay idéalement équilibré, articulé, dramatique (pilotant les instrumentistes du RSO Berlin, d'un gant de fer); sans omettre non plus, La Flûte..., Idomeneo et l'Enlèvement au sérail. On rêve de ce qu'aurait pu donner Cosi (hélas absent du catalogue, le maestro étant mort avant d'avoir pour réaliser son projet de trilogie Da Ponte à Berlin). Comme accusant encore l'affinité du chef avec la subtilité mozartienne, l'Idomeneo, live de Salzbourg fin juillet 1961 (CD22-23), exceptionnel par la ciselure émotionnelle de chaque protagoniste à une époque où les seria du jeune Wolfgang n'intéressaient personne : Pilar Lorengar, Ernst Haefliger, Elisabeth Grümmer, Waldemar Kmentt incarnent avec une sincérité palpitante respectivement Ilia (vrai personnage principal), Idamante, Elettra, Idomeneo... Une gravure qui fait le prestige et l'excellence mozartienne de Salzbourg, avant que Harnoncourt et ses Viennois dépoussiérant ne viennent révolutionner l'approche de l'ouvrage, l'un des plus passionnants de Mozart.

Une autre perle doit aussi être soulignée : l'exceptionnel Oedipus Rex de Stravinsky (CD 30), travail de ciselure instrumental encore, avec le passionnant Ernst Haefliger, un autre pilier de la sonorité dramatique Fricsay (1960).

Le Vaisseau Fantôme (mono berlinois de novembre 1952, CD 34-35) s'impose tout autant par l'énergie printanière (toscaninienne) de l'orchestre : une vision très sûre, et structurée sur laquelle glissent littéralement le parlé/chanté des solistes, dont le sens du verbe et l'articulation du texte (y compris pour l'excellent chœur) font merveille : la Senta solide et incisive, vrai cœur ardent d'un romantisme embrasé et si proche du texte de Annelies Kupper est époustouflante. Outre la tenue des aures solistes dont l'Erik d'Ernst Haefliger, le Höllander de Josef Metternich, la direction vive et percutante, la maîtrise des masses (chœurs et solistes)

dévoilent là encore la sensibilité du maestro.

Cependant que Les Saisons de Haydn (deux versions ici présentées : CD 7-8 / CD 9-10) séduisent immanquablement par la profondeur des couleurs orchestrales que le chef sait y apporter, toute la science du narrateur, de l'architecte spatial au service d'une évocation pastorale de plus spirituelle (introduction schubertienne de l'Hiver) s'affirme avec une délicatesse et une respiration intérieure des plus captivantes. Le choix des solistes fait aussi toute la valeur des deux lectures de plus en plus investies et introspectives d'un Fricsay, séduit autant par l'éclat suave que le chant sombre et intérieur. Avouons finalement par sa puissance et son souffle, sa certitude intérieure, la seconde version (live Berlinoise de novembre 1961 : CD 9-10) avec des complices familiers Maria Stader (Hanne), Ernst Haefliger (Lukas), et l'excellente basse Josef Greindl (Simon... qui fait aussi un excellent Osmin dans l'Enlèvement au sérail). Acuité des inflexions les plus sensibles (vocales et instrumentales), tempi larges et pleinement investis, lumière intérieure : tout Fricsay est là qui place Haydn à la plus grande place, héritier des oratorios de Haendel, du drame humain de Mozart et par sa carrure symphonique, précurseur de Schubert et de Beethoven.

La Messe en ut KV427 de MOZART : un sommet irrésistible

Côté oeuvres chorales, outre le Stabat Mater de Rossini et les deux versions du Requiem de Verdi, c'est assurément la Grande Messe en ut de Mozart, – stéréo berlinoise d'octobre 1959 (CD13), qui se distingue : s'y dessinent une ferveur et un recueillement progressif absolument passionnant, en rien épais ni solennel : mais humain et intime (l'ange radieux de Maria

Stader en introduction, se fait caresse immédiate et naturelle, que ni les Bohm ni les Karajan ne sauront ensuite égaler par l'intensité naturelle, investie par la grâce. La pertinence des voix (les deux sopranos associés : Stader/Töpper et le ténor Ernst Haefliger produisent des joyaux vocaux, étincelles et fusions attendries et percutantes (sublime Quoniam tu solus sanctus, l'un des moments les plus bouleversants de la partition, avec évidemment le céleste « Et incarnatus est » pour soprano I)-, l'éloquence de l'orchestre et du chœur, la conception globale affirme Fricsay à son meilleur. Le sens de l'architecture qui va crescendo sans jamais perdre ni la clarté ni la sincérité restent superlatif. Un sommet mozartien. L'année suivante la même Maria Stader prête sa voix plus âpre et dévorée par l'angoisse d'une mort de souffrance dans la seconde lecture du Requiem de Verdi (CD 32-33) : une expérience collective aux déflagrations subtiles qui place l'homme face à lui-même dans un cycle d'une violence et d'une tendresse rares (d'autant que le complément de ce Verdi inoubliable comprend aussi les Quatre pièces sacrées de 1952 réalisées avec le même chœur berlinois : RIAS Symphonie Orchester Berlin (la seconde séquence Stabat Mater avec orchestre, bouleverse par son humanité franche, la sobriété et la justesse de la direction). Ne serait ce que pour ces deux seuls accomplissements, le présent coffret mérite le meilleur accueil. Une somme musicale et esthétique inestimable à écouter de toute urgence.

En bonus et non des moindres, car voir le geste de Fricsay est une expérience aussi formatrice que voir Carlos Kleiber, Kubelik ou Karajan, l'éditeur ajoute des compléments irrésistibles eux aussi : répétitions et performances finales de l'Apprenti sorcier de Paul Dukas (1961), la Suite Hary Janos de Kodaly (1961), deux sessions complètes comprenant répétitions préalables puis performances, réalisées à Berlin. Coffret incontournable.

CD, compte rendu critique. Coffret événement : Ferenc Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015

Coffret événement, annonce. Ferenc Fricsay : complete recordings on Deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon.

Coffret événement, annonce. Ferenc Fricsay : complete  recordings on Deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. 2014 avait marqué le centenaire de la naissance de Ferenc Fricsay (né à Budapest le 9 août 1914). Deutsche Grammophon avait alors édité un somptueux premier coffret dédié à l'intégrale des œuvres orchestrales. A l'été 2015, paraît le second et (hélas) dernier coffret... dédié à ses enregistrements lyriques et choraux. La baguette détaillée voire millimétrée du maestro hongrois, à la façon de son cadet Carlos Kleiber (né à Berlin en 1930), étincelle ici de mille feux, tant par son aisance et sa finesse expressive que sa vision architecturée et son souci de cohérence voix/orchestre. On y décèle un même appétit poétique, un même esprit d'équipe et de « troupe » qui fondent le miracle de la direction du chef légendaire dont ses partenaires furent entre autres les sopranos Leonie Rysaneck,

Sena Jurinac, Irmgard Siegfried, Maria Stader ou Rita Streich, la mezzo Elisabeth Grümmer, les ténors Waldemar Kmentt, Ernst Haefliger, Wolfgang Windgassen, les barytons Eberhardt Waechter et Dietrich Fischer Dieskau, ... soit les tenants du beau chant germanique alors affirmant une sorte d'âge d'or au lendemain de la guerre, à Berlin, dans les années 1950 et 1960. **Le coffret Deutsche Grammophon** recueille les réalisations les plus profondément poétiques et les plus orchestralement abouties de Fricssay, depuis sa *Fliedermäus* de 1949 (véritable opéra radiophonique dont le sens et l'articulation du texte demeurent exemplaires), les témoignages fragmentaires de *Carmina Burana* (même année : un défi pour cet auteur ayant porté allégeance aux nazis!), ses premiers Bartok (*Le Château de Barbe Bleue* de 1958, chanté alors en allemand ; surtout cantate profane de 1951), son *Requiem* de Mozart (1951), sa première version des saisons de



Haydn de 1952 dont il sublime l'ascèse primordiale pour une ferveur sincère immédiate que n'égale pas sa seconde version de 1961)... jusqu'aux derniers accomplissements d'une rare sincérité miroitante : sans omettre le *Fidelio* de 1957

(somptueusement enregistré), sa *Carmen* de 1958, et la somme des Mozart dont le génie opératique aura particulièrement inspiré Ferenc Fricssay : *L'Enlèvement au sérail* de 1954 (mono), *La Flûte enchantée* de 1955 (mono), l'excellent *Don Giovanni* de 1958 (stéréo), les étincelantes *Noces de Figaro* de 1960 (stéréo, avec entre autres tempéraments vocaux irrésistibles le Comte de DF Dieskau ou la Susanna d'Irmgard Siegfried...), *Idomeneo* de 1961 (live mono de Salzbourg), ... le coffret édité par Deutsche Grammophon ne fait pas que compléter le précédent, purement instrumental : il confirme la finesse d'un maestro né narrateur et subtil psychologue, d'une imagination orchestrale aujourd'hui exceptionnellement juste. Le *Stabat Mater* de Rossini (mono de 1954), les deux *Requiem* de

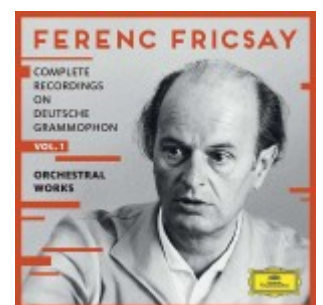
Verdi (1953 et 1960), Oedipus Rex de 1960 ; ou encore, joyaux d'une collection de purs chefs d'oeuvre, Le Vaisseau Fantôme de Wagner de 1952 s'imposent aussi à l'écoute attentive du mélomane curieux d'explorer plus avant l'esthétique dramatique du chef. Tout indique clairement le génie de Fricsay dont la sensibilité orchestrale s'écoule scintillante, ayant sa vie propre, tout en s'accordant idéalement au relief des voix finement caractérisées. Coffret événement édité à l'été 2015. Prochaine critique complète dans le mag cd de classiquenews.

Ferenc Fricsay : complete recordings on deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon

LIRE notre [critique complète du coffret Ferenc Fricsay : complete recordings on deutsche Grammophon. Volume 1 : Orchestral works. 45 cd Deutsche Grammophon](#)

CD. Coffret Ferenc Fricsay : complete recordings vol.1 : orchestral works (45 cd Deutsche Grammophon)

CD. Coffret Ferenc Fricsay : complete recordings vol.1 : orchestral works (45 cd Deutsche Grammophon). En 1963 s'éteint prématurément le chef d'orchestre **Ferenc Fricsay** véritable génie de la direction que Furtwängler préférait pour sa succession à Karajan et Celibidache. A 49 ans fort heureusement le maestro, né en août 1914, avait laissé un legs discographique colossal et suffisamment significatif pour



mesurer son immense talent et aussi juger du discernement de la major qui l'avait tôt reconnu et distingué : Deutsche Grammophon. Un héritage musical et esthétique inestimable dont la richesse et l'aboutissement composent toute la valeur de ce coffret de 45 cd, somme superlative qui célèbre comme c'est le cas de son contemporain Carlo Maria Giulini, **son centenaire en 2014.**

Ferenc Fricsay, génie des années 1950



La famille Fricsay est très mélomane et compte avant Ferenc plusieurs musiciens professionnels ; son grand père est choriste et son père, Richard, chef respecté d'un orchestre militaire en Bohême. Inscrit dans la classe de composition du Conservatoire Liszt de Budapest, le jeune Ferenc peut recueillir l'enseignement des plus grands : Kodaly, Dohnanyi, Bartok. Maîtrisant la pratique

de plusieurs instruments (violon, clarinette, trombone, percussions. ..), le jeune musicien qui souhaite déjà devenir un grand chef peut encore assister aux concerts des maestro alors renommés qui passent par Budapest : Furtwängler, Mengelberg, Walter et l'immense Erich Kleiber, -le père de

Carlos. A 19 ans, Fricsay qui a dirigé aux pieds levés l'orchestre paternel, à l'occasion d'un court retard du père, se voit projeté chef de la Philharmonie militaire de Szeged : remarqué et vite célébré, le jeune homme voit le nombre des abonnés de l'orchestre passer de 200 à 2000 en seulement une saison. Sa carrière prend son envol surtout après la guerre : invité par le Philharmonique de Vienne dès 1946, Ferenc Fricsay (32 ans) se voit nommé assistant de Klemperer au festival de Salzbourg en 1947 pour la création de *La mort de Danton* de von Einem. Il devait à sa demande diriger au moins 7 répétitions : il les pilotera toutes car Klemperer est tombé malade. Dès lors, il approfondit son approche en profondeur de chaque partition : s'immerger, multiplier les répétitions et les séances de travail pour saisir et exprimer l'essence de l'oeuvre selon le voeu manifeste ou secret du compositeur. Une gageure, une vocation dont Fricsay relève le défi. De retour à Salzbourg en 1948, il assure la création de 2 nouveaux opéras, confirmant le très grand chef lyrique en devenir : *Le Vin herbé* de Frank Martin et *Antigone* de Carl Orff.



Puis c'est un *Don Carlo* de Verdi avec Dietrich Fischer Dieskau à Berlin en 1948 toujours qui reste dans toutes les mémoires. Il prend les rênes du **Symphonique RIAS (Rundfunk in Amerikanischen Sektor, rebaptisé en 1954 : Orchestre Symphonique de la Radio de Berlin)** à l'époque de la guerre froide, exploitant les personnalités instrumentales engagées, venant de l'orchestre de la Staatskapelle ou du Staatsoper... phalanges qui ne tardent pas à passer dans le secteur de la futur RDA. D'emblée, s'appuyant sur des professionnels affûtés et subtils, connaissant le répertoire romantique germanique comme leurs poches, Ferenc Fricsay peut affiner sa propre conception de la sonorité orchestral : lisibilité et transparence, vivacité et élocution, surtout naturel et plasticité poétique. Deutsche Grammophon signe très tôt un contrat d'enregistrement exclusif, identifiant chez Fricsay, une sensibilité étonnante

qui relit toutes les œuvres abordées comme s'il s'agissait de les créer ... Ainsi se constitue une discographie exemplaire, en majorité réalisée à Berlin, avec l'Orchestre RIAS et avec le Philharmonique de Berlin : soit les années 1950, une décennie miraculeuse où un visionnaire régénère l'approche de tout le répertoire symphonique du grand XIX^e romantique et du XX^e dont ses lectures inégalées de Bartok... qui annoncent et souvent surclasse un autre hongrois, Solti (lui aussi distinct par son élégance articulée, sa frénésie subtile et féline). Les Haydn et les Beethoven de Fricssay surprennent par leur fraîcheur recouvrée ; mais le mélomane comme l'amateur, épris de saveurs symphoniques, retrouve ici ses deux compositeurs de prédilection, **Mozart** et **Bartok** (comme aussi en un certain point, Solti). De Mozart, les dernières Symphonies (40 et 41 de 1961 : véritable testament esthétique, entre gravité tragique et tendresse fraternelle), les Concertos pour pianos 19, 20 et 27 avec Clara Haskil s'imposent évidemment (1955-1957) ; de Bartok (un monde pour lui fraternel, d'une évidence intime : Fricssay possédait la partition du Château de Barbe-Bleue), 4cd indiquent une passion viscérale à la clarté poétique organique confondante : les Concertos pour piano 1-3 (avec Geza Anda), le Concerto pour orchestre, Musique pour cordes, percussion et célesta dévoilent l'alchimiste, magicien des alliages de timbres, des architectures scintillantes et profondes. Maître de la pulsion et orfèvre en rythme, Fricssay éblouit aussi chez Stravinsky (Le Sacre, Pétrouchka, 1953-1954) ; et le lettré raffiné et savant sait aussi épaissir le trait tragique et hautement dramatique avec Tchaikovsky dont il livre les Symphonies 4 (1952), 5 (1949) et 6 (1952 et 1959 : avec les deux orchestres berlinois : symphonique radiophonique et Philharmonique respectivement, d'un égal engagement tous deux) : un souffle magistral.



1954, soit à peu près 10 ans avant sa disparition, Fricsay quitte le RIAS, passe par Houston, Munich, puis revient à Berlin en 1959... pour les 4 dernières années de sa vie : une dernière période où la vivacité se mue en profondeur d'une humanité déchirante ; malade, amoindri, Fricsay se sentant proche de la mort, comme Claudio Abbado dans les années 2000, et jusqu'à sa mort, étonne et saisit par sa direction sans baguette, à fleur de poésie, sur la crête du souffle, dévoilant l'invisible de la musique, exprimant l'imperceptible... un passeur entre les deux mondes. En 1959, la technique stéréo revivifie un marché du disque déjà flamboyant ; ses relectures propres au début des années 1960 frappent par leur profondeur nouvelle : un questionnement fondamental qui creuse chaque mouvement : ici, concernés par une direction transfigurée : la 41ème Jupiter de Mozart de 1961, Ma Vlast Moldau de Smetana (1960) dont le dernier cd (45) délivre le message lors du concert et aussi grâce à la répétition enregistrée (et filmée simultanément : le film d'archive comme sa bande son sont particulièrement instructifs sur le mode opératoire du chef, sa relation aux musiciens, sa passion pour la compréhension et l'interprétation de la partition (alors qu'il souffre personnellement beaucoup à cause de sa maladie). 35 cd à écouter et réécouter... Coffret événement.

CD. Coffret Ferenc Fricsay : complete recordings vol.1 : orchestral works (45 cd Deutsche Grammophon)

Ferenc Fricsay (1914-1963)

France Musique. Portrait de Ferenc Fricsay, les 31 décembre puis 1er janvier 2014, 16h. Né en 1914 et mort prématurément en 1963 à l'âge de 49 ans, Fricsay laisse un héritage musical sans défaut : un instinct et une intuition remarquable qui ont fait de lui cet interprète idéal dans lequel Furtwängler, plutôt que les Karajan et Celibidache voyait son seul héritier possible... Fils de chef d'orchestre et élève surdoué à l'Académie Liszt de Budapest, le jeune Fricsay affine son goût et ses affinités artistiques sous l'enseignement de Kodaly, Dohnanyi, surtout de Bartok. Pour approfondir sa connaissance de chaque instrument dans l'orchestre, le père (Richard) invite son fils à jouer du violon, de la clarinette, du trombone, divers percussions... En outre très jeune, le jeune musicien observe les grands qui dirigent à Budapest : Mengelberg, Klemperer, Walter, Erich Kleiber (le père divin mozartien de Carlos). Très vite Ferenc se destine à la direction : nommé chef militaire à Szeged, il y refonde et perfectionne la Philharmonie locale. Le succès est immédiat : les spectateurs passent de 250 à ... 3000.

virtuosité hongroise

La reconnaissance vient à Salzbourg : en 1947, assistant de Klemperer pour la création de La mort de Danton de Einem, Fricssay fils dirige toutes les représentations. C'est un triomphe international : il a 33 ans. En 1948, Ferenc Fricssay revient à Salzbourg pour deux créations :



Antigone de Orff et Vin Herbé de Martin. Une telle sensibilité instrumentale, un travail préalable scrupuleux apportent leurs bénéfices : bourreau de travail, musicien exigeant, Ferenc Fricssay est de la trempe des Carlos Kleiber : pas de projets s'il n'y a pas de répétitions fouillées ni de travail préparatoire intensif.

C'est à Berlin que la confirmation de son immense sensibilité et de sa profonde compréhension du texte musical s'impose encore lorsque l'Opéra de Berlin le réclame en 1948 pour jouer Don Carlo de Verdi avec... un jeune baryton miraculeux : Dietrich Fischer Dieskau qui avouera ensuite avoir eu la révélation de Verdi et de sa prosodie spécifique (coulante et raffinée grâce à lui) en travaillant avec Ferenc Fricssay. Superbe hommage de la part d'un chanteur parmi les plus exigeants et qui confirme le talent exceptionnel du chef. Le maestro se charge de composer et de perfectionner l'Orchestre RIAS de Berlin (propre au secteur américain, futur Orchestre Symphonique de la Radio de Berlin) qui devient sous son aile une formation virtuose dont DG enregistre alors les apports d'une exceptionnelle tenue. Verdi (Rigoletto), Mozart (La Flûte, L'Enlèvement au sérail) et surtout Bartok (Le Château de Barbe-Bleue) attestent aujourd'hui d'une baguette vive et élégante, superbement articulée, naturelle, passionnée et légère à la fois, exprimant avec une clarté vif-argent toutes les tensions contraires, troubles du texte musical.

France Musique, portrait du chef hongrois Ferenc Fricsay, pour les 50 ans de sa disparition (en 1963) et pour son centenaire également ...

Les mardi 31décembre 2013 et mercredi 1er janvier 2014, 16h.
Portrait et évocation en deux volets.